

ÉLOGE FUNÈBRE

de **M. Emile VENNEMAN**, prononcé le 14 janvier 1907, en la salle des promotions, par **M. G. VERRIEST**, professeur à la faculté de médecine.

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Dans le court espace de cinq ans la Faculté de Médecine a perdu cinq, soit près de la moitié, de ses membres : MM. Ledresseur, Lefebvre, Hubert, Venneman, Hayoit de Termicourt.

Deux d'entr'eux représentaient les assises doctrinales de ce premier et puissant faisceau professoral que l'on avait coutume d'appeler l'ancienne Faculté.

Deux autres appartenaient par leur éducation à la période de l'évolution des sciences médicales où les progrès de l'anatomie et de la physiologie, normales et pathologiques, venaient porter les premiers coups au grand édifice de l'école médicale de la première moitié du XIX^e siècle.

Le dernier venu dans le corps académique, Venneman, avait reçu, en partie déjà ici, en partie dans les pays qu'il visita après avoir acquis ses grades, le baptême complet des temps nouveaux. Il fut dès ses débuts un disciple ardent des doctrines nouvelles et, malgré quelques querelles passagères, il leur resta fidèle à travers une vie entière de travail.

Venneman nous a quittés bien avant que l'âge eût affaibli son activité ou que son intelligence eût montré les premiers indices de fatigue. C'est avec un sentiment de douloureuse sympathie et de haute estime que je viens rendre hommage à sa mémoire.

Emile Venneman naquit à Zele, en Flandre, le 25 juin 1850. Son enfance fut malade et dès ses premières années il connut toutes les souffrances. La structure de son corps, les traits de son visage en portèrent toute sa vie l'empreinte. Mais, si l'enfant fut chétif, des aptitudes intellectuelles remarquables se révélèrent chez lui de bonne heure et furent attestées par les succès exceptionnels qu'il obtint dans les concours généraux de l'enseignement primaire. Ce zèle studieux ne se ra-

lentit pas au cours des longues et souvent si fastidieuses études humanitaires. Arrivé à l'Université le jeune homme se distingua de même par son activité et son intelligence et il ne tarda pas à être remarqué par ses maîtres. Le professeur Van Kempen se l'attacha comme prosecteur de la salle d'anatomie et préparateur du cours d'anatomie de texture. Il montra dans ces fonctions tant de zèle et des aptitudes si exceptionnelles qu'aussitôt après avoir acquis le grade de docteur en médecine, il fut envoyé à l'étranger avec la mission spéciale de se consacrer aux études et aux travaux anatomiques.

Il se rendit à Berne où il travailla sous la direction du professeur Aeby. Aeby exerça sur le jeune homme une influence profonde. Sans doute les enseignements du maître répondaient d'une manière complète aux aptitudes et aux tendances de l'élève, telles qu'elles se sont manifestées dans le cours entier de sa carrière scientifique. Chez l'un comme chez l'autre, nous voyons prédominer la recherche, je dirai la hantise, des lois générales présidant à la forme et à la fonction des organes. Venneman n'avait connu jusque là que la description sèche et aride des parties anatomiques. L'enseignement d'Aeby lui révéla dans toute la structure du corps, dans l'ossature, dans les ligaments et tendons, dans les muscles, et jusque dans la disposition des vaisseaux et des nerfs, une harmonie merveilleuse découlant de leurs influences réciproques et évoluant depuis la première ébauche embryonnaire jusqu'aux formes complètes de l'âge adulte et jusqu'aux déchéances de la vieillesse.

Le jeune Venneman avait trouvé la voie répondant à ses aptitudes intellectuelles. Je me rappelle l'enthousiasme de son esprit au retour de Berne. Son séjour là-bas n'avait été qu'un jour de fête; il avait vécu dans l'enivrement de l'intelligence; il était le disciple ardent, le lévite du temple, le prêtre du dogme des lois générales expliquant tous les faits particuliers, et des faits particuliers immédiatement reliés aux lois générales.

Sans doute aucun la vérité est là! Comment un fait particulier pourrait-il échapper aux lois générales de la nature! Mais le médecin se trouve devant des problèmes si infiniment distants encore de ses moyens de compréhension et d'investigation qu'il doit rester le plus modeste et le plus réservé des hommes. L'organisme humain est ce qui existe de plus complexe dans l'univers connu tout entier.

Volontiers, devant ces problèmes, le médecin ferait ce que fait le chimiste, le physicien, c'est-à-dire procéder du simple au complexe et laisser aux générations futures la solution de problèmes qu'il ne peut

résoudre lui-même ; mais en face de l'homme souffrant qui gémit et demande secours, le médecin, même le plus clairvoyant, le plus pondéré, le plus judicieux, est poussé vers les solutions prématurées, et les cœurs les plus généreux sont souvent les plus facilement entraînés à conclure et à agir.

Revenu à Louvain, Venneman devint d'abord suppléant de feu le professeur Ledresseur pour une partie de son cours d'anatomie et pour la direction des salles de dissection.

Plus tard il devint titulaire du cours d'histologie. Il se livra avec ardeur à cette science et pendant plusieurs années la structure des éléments organiques fut l'objet quasi exclusif de ses pensées et de ses travaux.

C'était l'époque où la science histologique venait de passer de l'étude de la texture des organes à l'étude de la constitution même des éléments histologiques. La science de la cellule battait son plein. Sa constitution protoplasmatique, ses éléments nucléaires, étaient explorés avec une ardeur sans pareille par une véritable armée d'observateurs et devinrent l'objet des controverses les plus ardentes. Dans ces joutes scientifiques l'école de Louvain prit place au premier rang et fonda, sous l'éminente direction de J.-B. Carnoy, une revue hardiment intitulée *La Cellule*.

Le jeune Venneman se jeta dans la mêlée et, avec tous les avantages et tous les dangers de son esprit généralisateur, il chercha à pénétrer dans cette nouvelle *terru incognita*. Par suite du singulier et pittoresque mélange de positivisme et de passion qui formait la caractéristique de son esprit, il devait nécessairement se révolter contre les désespérantes lenteurs de la recherche des faits, et il s'irritait contre ces faits eux-mêmes, lorsqu'ils venaient heurter ses déductions et ses vues, basées sur les faits d'hier.

Ce long séjour dans l'atmosphère du laboratoire, ces études obstinées de la morphologie et de la biologie cellulaires, études que du reste il n'abandonna jamais, lui furent exceptionnellement avantageuses dans la suite de sa carrière scientifique.

En 1882 la chaire d'ophtalmologie, devenue vacante par le départ du professeur Nuël, fut confiée à Venneman.

L'œil, ce petit organe translucide, à éléments constitutifs si nets, si précis et dont les fonctions physiologiques et les troubles pathologiques, même ceux des parties les plus profondes, évoluent pour ainsi dire sous

les yeux de l'observateur, c'était bien là le terrain propice où Venneman, armé de connaissances générales si étendues, allait pouvoir mettre en exercice et utiliser toutes les qualités de son esprit. Au lieu de la forme morte il allait observer l'organisme et les tissus vivants.

Il devint aussitôt un spécialiste passionné, non pas dans le sens de la spécialisation à outrance qui, à force de concentrer l'observation sur un domaine limité, retrécit le champ général de la pensée, mais de celle qui met à profit les avantages d'une observation rigoureuse d'organes spéciaux pour mieux pénétrer dans le jeu des lois générales de l'organisme.

A partir de cette époque sa vie n'est plus qu'un travail opiniâtre, sans limitation d'heures, partagé entre la clinique et les études de cabinet et de laboratoire.

Ce travail devait nécessairement porter des fruits, aussi vit-on paraître coup sur coup des communications et des mémoires tous frappés au coin de la personnalité si marquante de leur auteur.

La plupart de ces travaux ont été consignés dans les Annales des Sociétés Savantes dont il faisait partie.

Venneman se plaisait au contact direct des savants et praticiens de sa spécialité. Il aimait à assister à leurs réunions et affectionnait spécialement les sociétés qui ne comprenaient qu'un nombre restreint de membres, entre lesquels s'établissait une certaine intimité.

Il fréquentait aussi, mais sans enthousiasme, les grands congrès internationaux. Il semblait se trouver mal à l'aise dans ces réunions cosmopolites et préférait de loin les séances de l'Académie de médecine de Belgique, de la Société scientifique de Bruxelles, de la Société française et de la Société belge d'ophtalmologie. Il était dans toutes ces sociétés un des membres les plus actifs et c'est dans leurs bulletins et dans quelques revues spéciales : *les Annales d'oculistique, la Clinique ophtalmologique, la Revue Médicale*, etc., que l'on peut trouver les nombreux mémoires qu'il a publiés.

En 1884, Venneman présente à l'Académie de médecine, en collaboration avec son collègue M. Bruylants, un travail sur le *Jéquirity* et son principe actif. Depuis peu de temps la graine d'une plante « *Abrus precatorius* » avait été introduite dans la thérapeutique oculaire sous le nom de *Jéquirity*. Des recherches avaient été faites dans le but d'étudier le principe actif de ces graines. On était dans la période de début des théories microbiennes. Sans doute sous l'influence du courant qui

portait tout vers les théories nouvelles, des savants éminents avaient cru établir que l'action du Jéquirity était due à un microbe. Venneman et Bruylants démontrèrent que le microbe décrit par les auteurs n'intervient pas dans l'action du Jéquirity et que cette action est due toute entière à un ferment non organisé qu'ils appelèrent : *Jéquiritine*.

Les travaux entrepris dans la suite sur cette question, ont prouvé l'exactitude de ces conclusions. Des recherches nombreuses ont démontré que le principe actif du Jéquirity est une toxalbumose végétale.

A la Société belge d'ophtalmologie, en 1902, Venneman put rappeler que, le premier avec Bruylants, il avait décrit sous le nom de Jéquiritine le principe actif du Jéquirity.

En 1891, Venneman fit rapport à l'Académie sur une épidémie d'héméralopie qu'il venait d'observer en Belgique; fait d'autant plus remarquable que, par suite des progrès de l'hygiène, cette affection tend à disparaître de tous les pays civilisés.

La même année, à la séance de décembre, il appela l'attention sur *l'image ophtalmoscopique des vaineaux rétiens dans l'hyperkinésie du cœur*. Il souligna que, contrairement à ce que des savants ont cru, les flexuosités des artères rétiennes observées dans les palpitations nerveuses, ne sont pas dues à l'artério-sclérose commençante. Venneman les avait constatées chez des sujets âgés de moins de 15 ans.

En 1895, il signale des recherches sur *l'Organisation du caillot sanguin dans l'œil*. En imprimant un caillot sanguin dans la coque conjonctivale, il avait obtenu, après énucléation de l'œil, chez le lapin d'abord, chez l'homme ensuite, des moignons plus durs et plus résistants, grâce à l'organisation de ce caillot. Il donne le résultat de l'examen microscopique de ces moignons.

A la Société scientifique de Bruxelles, dont il faisait partie depuis 1879, Venneman fit dans la section de médecine plusieurs communications dont voici l'énumération :

1. Sur les variétés de conjonctivite que peut engendrer la conjonctivite diphthéritique.
2. Un mode de pathogénie des affections des voies lacrymales.
3. Comment faut-il traiter le phlegmon de l'œil?
4. Traitement de l'iridocyclite spontanée ou sympathique par les injections sous-conjonctivales de sublimé.
5. Lésions anatomiques du fond de l'œil, observées chez un ouvrier victime d'un accident de mine.

Depuis vingt ans, Venneman ne manquait jamais de se rendre à Paris au mois de mai, pour assister à la réunion annuelle de la Société française d'ophtalmologie. Il s'était créé dans ces réunions d'agréables relations et avait conquis la sympathie et l'estime de tous. — Le nombre de travaux qu'il présenta à cette société est considérable :

1888. Sur la diphtérie de la conjonctive et son traitement.

1890. Traitement de la fistule lacrymale.

1891. Le glaucome hémorrhagique.

1892. Les boules hyalines ou corps colorables dans les tissus de la conjonctive enflammée.

1893. Structure histologique du trachome.

1894. Traitement chirurgical des granulations.

1898. Quelle est la nature du cancer mélanique de la conjonctive?

A partir de l'année 1894, sa participation aux travaux de la Société française d'ophtalmologie diminue, c'est qu'une société nouvelle, *La Société belge d'ophtalmologie* s'est formée. C'est à celle-ci que désormais il enverra ses travaux.

Venneman avait à cœur la prospérité de cette société; il se faisait un vrai plaisir d'assister à ses réunions bisannuelles. Tous ceux qui l'ont vu là sont unanimes à vanter d'une part son affabilité, d'autre part l'étendue extraordinaire de son érudition. Cet homme chétif et souffrant dont les traits reflétaient si souvent les soucis, devenait dans ces réunions plein de gaieté et d'amabilité; il était accueillant pour tous ses confrères et gagnait toutes les sympathies. Sa bienveillance allait surtout aux jeunes; il leur prodiguait ses encouragements. Il formait le noyau autour duquel se groupaient la plupart des membres. Même après la clôture des séances, il aimait à prolonger celles-ci dans des réunions familières qu'il animait par son esprit et sa jovialité et par l'intimité de conversations toujours intéressantes et instructives.

Bien rares étaient les séances de la Société belge d'ophtalmologie à l'ordre du jour desquelles ne figurait pas une communication de Venneman. Quand il montait à la tribune, me disais dernièrement un membre de la société, il avait le sourire aux lèvres et ce sourire ne le quittait pas au cours de son exposé, qu'il avait le don de rendre toujours méthodique, précis et clair.

Venneman était un esprit original qui se sentait à l'aise en dehors des sentiers battus. Aussi employait-il volontiers l'expression : « Mes idées ». Ce mot revenait sans cesse sur ses lèvres, mais personne ne

s'en offusquait, tant sa franchise, sa sincérité, je dirais : sa bonhomie, étaient parfaites.

Nombreuses furent ses communications.

Dès la première séance de la Société belge d'ophtalmologie, il appelle l'attention sur une maladie oculaire nouvelle que nos compatriotes, retour du Congo, fournissaient l'occasion d'étudier depuis quelques années. Cette maladie, comme le prouva la discussion qui suivit la communication de Venneman, avait été observée déjà par plusieurs médecins. Mais c'est lui qui eut le mérite de signaler le premier cet état morbide qu'il voulut appeler : *Ophthalmie du Congo* ou *Ophthalmie des tropiques*. Il faut un grand talent d'observation, un jugement sûr et une grande science, pour déterminer et classer une maladie qui se présente avec un syndrome symptomatique non encore décrit. Venneman possédait toutes ces qualités et la discussion qui suivit sa communication ne fit que confirmer l'exactitude de ses observations. Le premier il avait ainsi attiré l'attention sur un point de la pathologie oculaire des tropiques, qui depuis a fait et fait encore l'objet de nombreuses et intéressantes recherches.

L'année suivante il présente une étude intitulée : *l'Iris*. Se basant sur les données de l'histologie, de l'embryologie et de l'anatomie comparée, il établit et interprète la structure de l'Iris. Dès cette époque, il prépare le grand travail qu'il publiera plus tard. — Avec la compétence que lui donnaient ses études d'histologie, il conteste l'existence d'espaces lymphatiques intra-iridiens et, par conséquent, leur ouverture à la face antérieure de l'Iris. Il soutiendra plus tard, dans de longues discussions, ses idées sur ce point, avec la tenacité de conviction qu'il mettait toujours à défendre ses opinions.

En 1898, il publia l'observation clinique d'un *cas de décollement maculaire traumatique* et celle d'un *lymphome orbitaire double chez un adulte*.

En 1899, l'observation d'un *cas de cataracte congénitale polaire antérieure excentrique ou paracentrale*, lui donne l'occasion de faire un exposé systématique de la structure de l'œil d'après les données embryologiques.

La même année, il rapporte un *cas de papillo-rétinite sympathique*. Le développement d'une maladie dans un œil, sain jusque là, à la suite d'une blessure de l'autre œil, préoccupe depuis longtemps les médecins. Malgré des travaux considérables parus sur cette question, l'obscurité de ce processus ne s'est pas dissipée. Venneman avait fait

de ce point spécial de pathologie oculaire l'objet de ses réflexions et de ses recherches. Il en a exposé le résultat dans plusieurs communications aux sociétés savantes.

En 1900, il présente à la Société belge d'ophtalmologie une nouvelle étude sur cette question.

Au mois d'avril 1902 Venneman lit un travail intitulé : *Quelques remarques au sujet des derniers cas de buftalmos de ma clinique*. Comme dans tous ses travaux il fait une grande place aux recherches anatomopathologiques et en déduit des conclusions non seulement au point de vue pathologique, mais aussi au point de vue de la physiologie du globe oculaire et de sa nutrition. C'est là en effet pour lui un sujet de prédilection. Deux ans plus tard il fait à la société une communication intitulée : *La nutrition de l'œil*. La nature même de son esprit le poussait à réfléchir sans cesse à ces questions fondamentales de la physiologie et de la pathologie et certes aucun organe, aussi bien que l'œil, ne se prête à ces recherches et à ces spéculations. « Il m'est arrivé » bien des fois, dit-il, en abordant son thème, de toucher à l'une ou » l'autre question concernant la nutrition du globe oculaire. Presque » toujours l'opinion exprimée a été froidement accueillie; quelquefois » elle a soulevé des protestations bruyantes. J'ai cru bien faire, dans » mon intérêt, — comme aussi, peut être, dans le votre, — de réunir mes idées sur la nutrition de l'œil dans un petit exposé d'en- » semble ».

Il aborde ensuite cet exposé et, sous le titre de : *Lois fondamentales ou dogmes de la nutrition oculaire*, il débute par les lignes suivantes : « L'œil est un des nombreux organes qui composent l'organisme hu- » main. Comme tel il est soumis aux lois fondamentales qui régissent » la nutrition de nos tissus.

» Or, beaucoup de dogmes sur la nutrition de l'œil sont en opposition » directe avec ces lois. Quelque solide que paraisse la base expéri- » mentale sur laquelle reposent ces dogmes, la révision s'impose. Déjà » pour quelques uns d'entre eux la révision est faite. Mais beaucoup » d'oculistes s'obstinent à ignorer cette remise au point. »

Venneman divise son travail en deux parties. La première comprend ce qui concerne l'anatomie; la seconde partie traite de la physiologie. Il n'est pas possible de résumer ce travail qui est lui-même, en quelque sorte, le résumé de toutes les opinions que professait l'auteur sur la question si complexe de la nutrition de l'œil. Qu'il nous suffise de dire que, fidèle à sa manière, il fait appel au domaine entier de ses vastes

connaissances : embryologie, histologie, anatomie comparée, pathologie générale et pathologie spéciale de l'œil, pour établir et défendre ses thèses. Clinicien aussi bien qu'homme de laboratoire, il ne néglige pas les applications pratiques qui découlent de ses théories ou qui les étayent, et il émaille son étude, en apparence aride, d'une foule d'aperçus originaux et séduisants d'ordre pratique.

Venneman continue à poursuivre ses études et travaux relatifs à l'anatomie et la physiologie du globe oculaire. Il y a un an, en 1905, il entretint la société de *la membrane hyaloïde du corps vitré*. Ecoutez l'originalité de son esprit et de sa méthode d'exposition : « Un jour, dit-il, — il y a bien vingt ans de cela — un de mes collègues de la Faculté de Philosophie et Lettres me demanda s'il existe autour du corps vitré de l'œil une membrane propre : la membrane hyaloïde. Je ne sais en quoi l'existence de cette membrane pouvait troubler la philosophie de mon savant ami. Il ne me l'a pas dit. Je ne le lui ai pas demandé. Toujours est-il que je lui ai répondu affirmativement : Il existe une membrane indépendante autour du corps vitré.

» Eh bien ! depuis ce jour la question de la membrane hyaloïde n'a pas cessé de tourmenter mon esprit. Aussi après des années de réflexion, est-ce avec un vrai soulagement que j'en reparle ici avec vous qui êtes bien éduqués pour me comprendre. Pour dire « oui » à mon collègue, pour affirmer qu'il existe une membrane hyaloïde indépendante, je m'étais appuyé, je m'en souviens fort bien, sur deux faits anatomiques et sur une constatation clinique ».

Il expose ensuite ces deux faits anatomiques et cette constatation clinique, puis, partant d'une autre constatation, il arrive à préciser comment on doit se représenter ce qui existe autour du corps vitré : « Sur le nerf optique, écrit-il, il n'y a aucune membrane. Entre l'ora serreta et le cristallin il existe réellement une membrane enveloppante du vitré, séparant ce tissu de la cavité de la chambre postérieure remplie d'humeur aqueuse. Mais, entre la rétine et le vitré, comme entre le vitré et le cristallin il n'y a qu'une membrane basale commune ».

Venneman établit cette proposition par une suite de considérations basées sur le développement embryologique des tissus et sur l'histologie.

Venneman s'était fait inscrire pour une communication intitulée : *La rétine* à la séance de la société belge d'ophtalmologie de novembre

dernier et il poursuivait les mêmes recherches, lorsque la mort est venue le surprendre.

Tous ces travaux et notamment ceux sur la nutrition de l'œil provoquèrent souvent de vives discussions. Novateur hardi, esprit combatif, heurtant volontiers les idées admises dans l'École, Venneman devait fatalement provoquer la contradiction. Celle-ci était loin de lui déplaire. Il aimait la discussion; il y trouvait l'occasion d'exercer son tempérament et sa vaste érudition lui donnait la satisfaction de pouvoir émettre son avis sur toutes les questions litigieuses. Mais nulle part il ne se plaisait autant que dans les questions qui avaient trait, ou qui se trouvaient par quelque côté en relation avec le processus qui domine toute la pathologie oculaire : la nutrition de l'œil. Sa compétence dans ces questions était reconnue à l'étranger comme dans sa patrie et une preuve éclatante lui en fut donnée dans une circonstance relativement récente. Un ouvrage de haute importance : l'Encyclopédie française d'ophtalmologie, se trouve actuellement en cours de publication. Lorsque le comité de rédaction, composé des plus hautes notabilités scientifiques de France, eut à choisir ses collaborateurs, son attention se porta sur Venneman et la partie traitant des maladies du tractus uvéal lui fut confiée.

Dans l'œil on peut distinguer trois membranes : la première, constituée par la sclérotique et la cornée, a surtout un rôle de protection de l'organe contre les atteintes du dehors; la deuxième, constituée par la rétine, reçoit les impressions lumineuses; la troisième, comprenant l'iris, le corps ciliaire et la choroïde, forme ce qu'on appelle l'uvée ou le tractus uvéal. Le rôle de cette troisième membrane est le plus important au point de vue biologique, car c'est elle qui pourvoit à la nutrition de l'œil.

Nul mieux que Venneman n'était à même de traiter ces questions. Elles avaient été, nous l'avons dit, l'objet de prédilection de ses recherches et de ses études; elles touchaient par leur essence même à ce vaste ensemble de connaissances qui caractérisait son savoir et se prêtaient sous toutes leurs faces aux développements généraux que son esprit affectionnait.

Cette œuvre a été l'œuvre maîtresse de notre défunt collègue. Il y a consacré ses dernières années et il lui a été donné de l'achever.

Dans un travail aussi considérable — un volume de près de 500 pages in-8° — destiné à une encyclopédie, l'auteur n'est pas astreint, comme

dans un traité destiné à l'enseignement, à construire un simple exposé didactique, il peut, tout en exposant l'état de la science, émettre ses opinions personnelles, les discuter et faire valoir ses vues propres.

Venneman, moins que personne, ne pouvait manquer de le faire, et en effet, dès la première page de son travail, il montre ses tendances et s'efforce de rattacher les phénomènes observés dans cet organe si spécial qu'est l'œil, aux lois générales de la pathologie. Après avoir fait la classification des inflammations qui atteignent le tractus uvéal, il écrit : « Cette délimitation précise du foyer inflammatoire d'après le » domaine correspondant de la circulation artérielle, est une loi générale de pathologie à laquelle les inflammations oculaires ne pouvaient » se soustraire. »

Quelques lignes plus loin, traitant de l'extension des inflammations de l'uvée : « C'est là, dit-il, pour l'œil une complication au mode d'enva- » hissement du processus inflammatoire, complication qui n'est cepen- » dant pas particulière à cet organe, car l'œil la partage avec tous les » autres organes du corps, entourés en partie ou en totalité par des » cavités séreuses. »

Il reviendra toujours dans la suite, sur cette façon d'envisager la chambre antérieure.

Il suit la même méthode pour les symptômes qui se présentent dans l'œil avec des caractères en apparence tout à fait spéciaux.

Venneman n'est pas homme à accepter sans contrôle les opinions courantes; il passe au crible de sa pénétrante critique celles même qui sont le plus généralement admises et qui, consacrées par une adhésion quasi unanime, sont devenues, selon son expression, des dogmes. L'origine de l'humeur aqueuse, sa composition, son renouvellement et son écoulement, sont des questions d'une importance capitale dans la physiologie normale et pathologique de l'œil. Venneman les discute et combat obstinément les expériences sur lesquelles ces doctrines sont basées. En même temps, il donne des aperçus, toujours pleins d'intérêt, sur toutes les questions importantes de la pathologie et de la thérapeutique, le rôle des diathèses et des microbes, l'historique et le mode d'action des diverses méthodes de traitement.

Je ne puis m'étendre d'avantage, mais il me faut mentionner encore une maladie à la description de laquelle Venneman s'est spécialement attaché. C'est l'inflammation de la séreuse cloisonnée qui sépare la choroïde de la sclérotique, maladie dont le premier il a fait une entité

morbide et à laquelle, dans son traité des maladies du tractus uvéal, il consacre un chapitre spécial, sous le nom nouveau de *Suprachoroidite ou inflammation de la séreuse suprachoroidienne*..

Cette analyse, quoique incomplète, des travaux de notre défunt collègue, montre assez sa vaste érudition, son esprit d'observation, son grand sens critique, l'originalité de ses conceptions et la trempe prime-sautière de son esprit.

Arrivé, après trente années d'un labeur incessant à la pleine possession de la science de l'ophtalmologie et des bases de la science médicale, animé d'un zèle que les années, loin de diminuer, semblaient constamment accroître, avide plus que jamais d'étendre ses connaissances, et poursuivi par le légitime désir de faire connaître le résultat de ses études et de son expérience, notre collègue est tombé en plein épanouissement de son talent. — Si nous considérons le nombre toujours croissant des travaux qu'il a publiés dans les dernières années de sa vie, nous pouvons bien certainement affirmer que la science ophtalmologique pouvait encore attendre de lui des travaux de grande valeur.

Il n'en a pas été ainsi. Au commencement de novembre dernier, une exacerbation de la bronchite et de l'asthme, dont il souffrait depuis tant d'années, l'avait obligé à suspendre ses cours. Cependant bientôt le gros de l'orage semblait passé et il comptait revoir dans les premiers jours sa chère clinique. Le mardi 13 novembre il était plein d'espoir; il avait pu prendre part au repas familial. Mais, à une heure déjà avancée de la soirée, ses forces faiblirent rapidement et les troubles de la respiration et de la circulation prirent un caractère alarmant. Malgré tous nos efforts pour venir au secours du cœur défaillant, le pouls s'affaiblit de plus en plus et, au coup de 11 heures de la nuit, je le sentis s'arrêter sous mes doigts.

C'en était fait de cette vie de lutte, de travail, de combat. L'homme avait accompli sa tâche; Dieu allait l'accueillir dans les régions du repos éternel.

La nouvelle de la mort de notre collègue fut pour tous une douloureuse surprise. Nous le connaissions souffrant depuis de si longues années, nous étions si habitués à le voir fléchir momentanément sous les atteintes du mal qui le minait, pour se relever bientôt et reparaitre dans toute l'activité de sa nature!

Lui-même s'était quasi habitué à ses misères du corps. Peu de jours avant sa mort, il disait encore : « Qui sait ? Les organismes débiles durent souvent plus longtemps que les forts ! » — A d'autres moments cependant le découragement l'envahissait et son esprit était hanté de tristes sentiments. La débilité de sa santé et l'état si chétif de tout son organisme avaient toujours été pour lui un sujet de préoccupation et même, par moments, d'irritation intérieure. Un jour, parlant de la réussite des hommes dans leur carrière, et en particulier dans la carrière médicale, après un instant de réflexion silencieuse, il dit brusquement avec un accent amer : « Le succès va aux forts, à ceux que la nature a favorisés d'une grande vigueur physique ».

Que dire encore ! L'éloge de notre collègue jaillit de l'histoire, simple et vraie, de son œuvre. Emile Venneman restera dans notre souvenir comme le type de l'activité inlassable, de l'intelligence luttant et peinant la vie entière, malgré les misères du corps. Et, en effet, on a peine à concevoir tant d'activité de l'esprit, tant d'énergie morale, tant de richesse intellectuelle, logées à si pauvre enseigne !

Mais si Venneman a beaucoup souffert physiquement, il a connu aussi, plus que beaucoup d'autres, les grandes jouissances de l'intelligence. Dans le travail intellectuel, la joie est plus grande encore que le labeur, et elle est d'autant plus intense que cette intelligence porte une empreinte d'originalité plus profonde, qu'elle possède plus de personnalité propre. Elle est aussi d'autant plus pure que, comme chez notre défunt collègue, la passion de l'étude va de pair avec le désintéressement matériel.

Emile Venneman laissera en nous un souvenir durable. Il nous restera avec la silhouette physique et morale si caractéristique que nous lui avons toujours connue et, sans crainte de contradiction aucune de la part d'amis ou d'adversaires, nous pouvons dire de lui ce que l'on peut si rarement dire des hommes : Il a été quelqu'un.
